

QUELQUES ENJEUX DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE

Intervention réalisée par Jérémy Ianni, doctorant contractuel en sciences de l'Éducation au Centre de Recherche Interuniversitaire Expérience Ressources Culturelles Éducation (EXPERICE), rattaché à l'Institut de Recherches sur l'Asie du Sud-Est Contemporaine (IRASEC), le 6 mars 2024, au Campus Condorcet, bâtiment de recherche Sud, dans le cadre du séminaire « Phénoménologie, sémiotique, esthétique », organisé par Pierre-Johann Lafitte, professeur des Universités en sciences de l'éducation.

Cette intervention a pour but de revenir sur quelques grands enjeux de la phénoménologie et d'en discuter ensuite. Je vais commencer par revenir sur l'*epochè* chez Husserl, puis discuter de son fondement cartésien, pour ensuite voir comment la phénoménologie transcendantale a influencé l'œuvre de Jean-Paul Sartre et de Maurice Merleau-Ponty. Je m'appuie sur les travaux de Françoise Dastur, Nicolas Depré, Eric Dodson, Edmund Husserl, Merleau-Ponty, Jean-Paul Sartre, Roland Shaer et Anick Stevens, avec quelques références à Descartes (voir biblio finale).

(1) REDUCTION PHÉNOMENOLOGIQUE OU ÉPOCHÈ

Tout d'abord, il me semble important de faire remarquer que ce mot apparaît dans différents contextes : Kant, Hegel. Dans le sens contemporain, il fait référence à Edmund Husserl, et c'est dont je vais parler aujourd'hui. La phénoménologie a donné naissance à d'autres courants, ou les a influencés, comme l'existentialisme chez Sartre. Donc, il s'agit d'un courant de pensée majeur. Le terme est composé de *phénoménon* qui signifie apparaître ou 'ce qui est un objet de conscience' ou 'ce qui est placé devant la conscience' et *logos* ou 'étude'. La phénoménologie est donc l'étude du champ de l'apparaître.

Un des exemples que j'ai croisés lors de mes lectures, est celui des scientifiques qui font une découverte. En trouvant une nouvelle planète, cette dernière existait avant que l'on la trouve, son existence ne dépend pas de notre observation. C'est un **objet réel** qui existe par lui-même, qu'on en a conscience ou non. Comme objet connu et observé, les nouvelles planètes apparaissent. On a donc **l'objet réel** dont l'existence est indépendante de nous et **l'objet comme phénomène**, qui nous apparaît.

La phénoménologie étudie la manière dont les objets apparaissent à notre conscience : les objets du monde extérieur, autrui, nous-même. Elle étudie la manière dont la conscience fait l'expérience du monde et lui donne du sens. Les sciences de la nature étudient la vie du dehors, et la phénoménologie se concentre sur la manière dont le monde est vécu de l'intérieur, en proposant une manière de penser comment le monde nous apparaît à partir de notre expérience quotidienne.

Deux grands courants dont à distinguer :

(1) La phénoménologie pure transcendantale, Husserl, guidée par la question : comment comprendre le monde sans comprendre d'abord ce qui fait l'expérience du monde ou la conscience ? Il s'agit d'étudier l'essence de la conscience et ses propriétés

(2) La phénoménologie existentielle, représentée par Heidegger, Merleau-Ponty, Sartre, et guidée par la question : comment s'orienter dans l'existence sans comprendre ce que l'existence ? Il s'agit ici d'étudier la condition humaine, relié et soumis au monde

(a) LA PHENOMENOLOGIE TRANSCENDENTALE

Nous avons vu que Husserl différencie l'**objet réel** de l'**objet phénoménal**, qui est quelque chose que nous rencontrons). L'existence des **objets réels** ne dépend pas de nous, mais les **phénomènes** ont une existence par rapport à nous, il y a une interdépendance, le phénomène apparaît devant quelqu'un. Il y a une corrélation entre le phénomène et les actes des personnes : voir quelque chose implique de diriger son regard dans l'espace. L'objet est proche, loin, et cette distance se module par rapport à nos actions, de s'approcher, s'écarter etc. De même, avec le son, entendre un son implique de poser un acte d'écouter et de relier les moments pour façonner le bruit. Les phénomènes sont donc dépendants de l'activité humaine.

Un problème surgit donc : comment peut-on savoir que les objets qui nous apparaissent existaient avant qu'on les découvre ? On doit pour cela tenir pour acquis la vérité de toutes les connaissances des sciences dites naturelles. Par exemple, si je mets un objet dans une boîte, et que je la ferme, je sais qu'il est toujours là car je connais les lois de la physique et je sais que l'objet ne va pas disparaître. Donc l'**objet réel** existe aussi parce à condition que je suive les lois de la nature et que je les considère comme vraies. Cependant, l'**objet phénoménal** apparaît devant moi et il nécessite un contact, c'est-à-dire que la preuve de son existence est directe et par conséquent, il n'y a pas

besoin de preuve. **L'objet phénoménal** apparaît devant moi, je ne peux pas en douter car je ne m'appuie pas sur un présupposé. Ce présupposé est le **phénomène pur**.

L'objet réel peut exister mais on ne le rencontre jamais, on le déduit de l'existence de **l'objet phénoménal**. Seul ce qui apparaît à moi-même apparaît comme pur, c'est la **réduction phénoménologique**. Ce qui est troublant, c'est que dans la vie quotidienne, on assume l'existence des objets comme indépendante de nous, comme si la réalité du monde était séparable, comme s'il existait un monde indépendant de notre subjectivité. Cette attitude naturelle qui est différente de l'attitude phénoménologique, dans laquelle on met en suspens notre croyance en l'attitude naturelle. Donc en se déconnectant de notre croyance en l'attitude naturelle, je peux me concentrer sur les objets phénoménaux. Il s'agit de considérer l'attitude naturelle non pas comme une vérité mais une possibilité. Cet acte est l'**épochè**, et permet de tourner l'attention vers l'activité continue de la conscience.

Husserl souligne que l'acte global consistant à utiliser l'**épochè** pour révéler le champ expérientiel correspond à la **réduction phénoménologique**. Les objets du monde réel deviennent des objets phénoménaux, et leur étude est la phénoménologie les étudie. Cette attitude d'ouverture produit des prises de conscience et permet d'accéder à la signification des actions, des événements pour les personnes.

Françoise Dastur, spécialiste des travaux de Husserl, souligne le fait de devoir prendre le mot réduction dans son sens propre : re-ducere n'est pas que réduire ou soustraire. C'est aussi reconduire et cela correspond à l'ambition de la phénoménologie qui est de nous reconduire à la vérité des choses, nous ramener à ce monde dans lequel nous sommes déjà. La réduction phénoménologique implique donc de découvrir le **moi-pur** comme quelque chose de différent du moi-humain. On peut distinguer l'objet réel et l'objet phénoménal, c'est pareil avec le moi : le moi-pur, et le moi être-humain. J'ai un corps, je fais des choses qui affectent le monde, mais le moi pur est celui qui n'est pas un objet du monde mais le sujet qui apparaît aux sujets du monde. Le moi pur est celui qui voit qui sent qui se souvient : c'est le champ dans lequel les phénomènes se manifestent. C'est l'**égo transcendantal** car au-delà de tout objet concret mais il englobe tous les objets car les phénomènes sont sa propre œuvre.

Le moi pur est difficile à saisir car quand on parle des objets on parle souvent des objets réels. Le moi pur n'est pas une chose, c'est une réalité qui permet de 'se rendre compte de' ou 'avoir compte

de', c'est l'attention, la perception, l'imagination, c'est le **moi-pur** qui exerce ces activités. Il n'est pas vraiment la conscience qui pourrait être, dans l'attitude naturelle, ce qui appartient à une personne et le résultat de l'activité de son cerveau. Cette définition naturelle, qui implique que l'être humain et le cerveau doivent exister avant pour que la conscience existe, a pour conséquence que c'est le cerveau qui précède la conscience et non l'inverse. Or, du point de vue phénoménologique, c'est la conscience qui précède le cerveau car l'esprit découvre le cerveau. Il s'agit donc aller à la racine et l'origine. Le **moi-pur** n'est pas une qualité mais la racine des phénomènes. La phénoménologie propose quelque chose de basique : l'existence du moi pur conditionne les phénomènes.

L'objection habituelle à l'époque est qu'il s'agit d'une forme de subjectivité, comme si les choses n'existaient que dans mon esprit. Il n'y aurait rien d'objectif, tout serait le produit du sujet, du je. Pourtant, cela est très loin de l'intention de Husserl, qui souligne que le passage de l'attitude naturelle à l'attitude phénoménologique n'implique pas la négation de l'existence des choses mais un changement de perspective. Pour qu'une chose soit considérée comme réelle il faut d'abord que cette chose soit un phénomène. Cela n'implique pas non plus la création : je vois ce que je vois, et non ce que je voudrais voir. Quand quelque chose apparaît, ça ne veut pas dire que je cherche à ce que ça apparaisse. Il s'agit de prêter attention à la manière dont nous vivons l'expérience, et les choses nous apparaîtront de manière beaucoup plus moins statique que ce que notre attitude naturelle nous laisse croire. C'est ça qui fait la spécificité de la phénoménologie, une aventure.

(b) TECHNIQUES SPECIFIQUES DE L'EXPLORATION PHENOMENOLOGIQUES

Dans les *Idées directrices pour une phénoménologie*, Husserl entreprend une recherche des essences, des caractéristiques de notre expériences qui sont nécessaires et invariants. Comment faire ? Après avoir fait cet époque, on peut décrire de manière la plus complète possible le vécu : les perceptions, sensations, émotions, pensées, sans tentative d'analyse. Il s'agit d'étendre le champ perceptuel en considérant tous les éléments comme égaux, et décrire sans explication.

Il s'agit, comme je l'ai souligné, de revenir à la source, à l'essence, à l'idée, ce que Husserl nomme la réduction éidétique (*eidōs*, l'idée, l'essence). Qu'est ce qui fait d'une table une table, quelle est l'essence de la table ? Husserl indique que l'intuition, qui est le moment où le chercheur perçoit et comprend la nature essentielle de la chose, de la table, correspond au moment de la réduction éidétique. Pour comprendre en quoi l'objet, la table est une table, on peut se demander qu'est-ce

qui est nécessaire pour qu'une table soit perçue comme une table. On nomme cela **la variation imaginative**, qui peut s'entrevoir à partir de la question : à quel moment la photo d'une table est-elle une photo ou une table ? etc. Ce type d'enquête permet au chercheur de revenir aux choses elles-mêmes, comme nous les vivons. Pour Husserl, il y a donc une nature **intentionnelle** de la conscience.

Dans le langage phénoménologique, la conscience est une action (voir percevoir imaginer sentir vouloir) et une relation, elle se relie toujours à autre chose (je vois, je sens, je veux), la conscience est le résultat d'une relation, c'est un processus. Dans ce sens, Husserl dit qu'elle est **intentionnelle**.

Pour conclure temporairement, pour Husserl, la conscience n'existe pas par elle-même et n'est pas indépendante du monde. La tâche initiale de la phénoménologie consiste donc à analyser ce chemin et ce processus référentiel. Au début, il ne s'agissait pas de comprendre l'expérience en elle-même mais de comprendre comment la conscience impose un certain sens à la réalité, c'est-à-dire comprendre les structures fondamentales de la conscience pour arriver à accéder à une vérité moins naturelle pour atteindre **l'épochè**.

On peut se demander en ce changement de perspective de l'attitude naturelle à l'attitude phénoménologique est pertinent. Il s'agissait pour Husserl d'aller contre l'absolutisme de l'attitude naturelle, qui n'est pas pour lui ni mauvaise ni fausse. Pour lui, le problème est de considérer l'attitude naturelle comme la seule possible. Le positivisme est très influent à cette époque, et le fait de considérer l'attitude naturelle comme étant la seule possible est un problème pour Husserl. Le positivisme déclare que tout ce qui n'est pas le produit et le fruit de la méthode dite expérimentale n'est pas scientifique. Husserl pense qu'il s'agit d'une menace pour les êtres humains car le positivisme donne une image fautive et déformée de la connaissance et de la raison. En premier lieu, il n'est pas possible d'utiliser la méthode scientifique pour dire si la méthode scientifique fonctionne, il faut une autre perspective. En second lieu, appliquer les méthodes des sciences naturelles aux êtres humains pose des problèmes : les émotions, les institutions, etc. sont non saisies par la méthode expérimentale, il faut une approche phénoménologique. L'objectivation du réel sans prise en compte de la dimension expérientielle a produit une crise dans la philosophie et la culture et le monde et un monde en crise. À la fin de son œuvre, Husserl écrit que la crise de la philosophie implique une crise de l'humanité européenne elle-même dans sa vie culturelle.

(2) LE FONDEMENT CARTESIEN DU PROJET DE HUSSERL

Husserl reprend la certitude de la conscience chez Descartes : il souligne l'importance de fonder les connaissances sur une certitude, à partir du constat du témoignage trompeur des sens. Pour lui, la seule évidence indubitable est celle du cogito : je pense ou encore je vois j'entends je juge je doute je désire, définit l'homme comme une chose pensante. Sa limite est de ne pas progresser au-delà de la véracité de l'existence de Dieu.

Françoise Dastur souligne que pour Husserl, Descartes a trahi son propre point de départ en faisant du cogito le premier chaînon de la déduction qui va de la découverte du sujet comme chose pensante à l'existence de Dieu et de la véracité divine, pour réaffirmer l'existence du monde extérieur. Husserl ne retient que le début de cette réflexion, à savoir l'existence du cogito, et laisse la question divine. Pour Husserl, Dieu ne perçoit pas mieux les choses du monde. « Husserl prend à ce sujet l'exemple du cube dont nous ne percevons jamais que trois faces à la fois. Si l'on supposait alors que Dieu, lui, voit en même temps les six faces du cube, cela voudrait dire que notre perception humaine ne nous donne pas accès à la vérité de ce qui est. Nous ne percevrions alors que de pures apparences, et Dieu seul aurait accès à la 'chose en soi' ». Husserl propose de reprendre la démarche du cogito cartésien et le développe en une méthode qui permet une construction scientifique à partir des vécus de conscience.

L'épochè, nous l'avons vu, est la suspension de toute croyance en l'existence du monde extérieur, toute croyance dans ce qui nous est familier, dans ce qu'on a appris, cette habitude d'avoir à faire avec un monde réel, on le met entre parenthèse, on n'en doute pas, on ne dit pas que ça n'existe pas mais on ne prend pas juste position et on se concentre sur ce qui est certain pour nous, parce que le reste est non-certain. On se concentre sur nos vécus de conscience, les cogitationes de Descartes que Husserl appelle des actes ou des **vécus de conscience**. Il veut se concentrer de ces vécus purs donc débarrassés de ce qui n'est pas sûr, et les objets apparaissent comme des phénomènes, au sens strict des choses qui nous apparaissent. On ne s'intéresse pas de savoir s'ils existent ou non en dehors de nous. Husserl publie en 1929 les *Méditations cartésiennes*, cela montre à quel point il s'est inspiré de Descartes, mais il va bien au-delà de ce que faisait Descartes.

Il y explique que : « ce qui par-là devient mien, à moi sujet méditant, c'est ma vie pure avec l'ensemble de ses états vécus purs et de ses objets intentionnels, c'est à dire l'universalité des phénomènes au sens spécial et élargi de la phénoménologie. On peut dire aussi que l'épochè est la

méthode universelle et radicale par laquelle je me saisis comme moi pur, avec la vie de conscience pure qui m'est propre, vie dans et par laquelle le monde objectif tout entier existe pour moi, tel justement qu'il existe pour moi. »

Anick Stevens commente ce passage en indiquant qu'on note l'intentionnalité de la conscience : j'ai toujours conscience de quelque chose, il y a un contenu, la conscience est nécessairement en rapport avec des objets. On note aussi l'idée du pur : j'ai écarté toute connaissance préalable et toute croyance dans les objets du monde et j'ai fait cet exercice sur moi-même, j'ai écarté tout ce qui relève de mon moi psycho-physique, le fait que mon corps est matériel, que mon psychisme est lié à la culture d'une société, et je retiens les purs actes, je vois, je désire, j'imagine, j'éprouve, c'est tout, je retiens juste ça.

Dans ce second extrait « à vrai dire, le monde n'est pas pour moi autre chose que ce qui existe et vaut pour ma conscience dans un pareil cogito. Tout son sens universel et particulier, toute sa validité existentielle, il les tire exclusivement de telles cogitationes. En elles s'écoule toute ma vie intra-mondaine, donc aussi les recherches et les démarches ayant trait à ma vie scientifique », Anick Stevens commente de même en disant que toute la vie naturelle, quotidienne, de travailleur, tout cela est incluse dans les vécus. Je vis tout ça, je vis le fait de faire de la recherche, je me rends compte, j'ai conscience de ce que je suis en train de faire, je me rends compte de mes actes de la vie quotidienne. Tout ça je l'inclus c'est parce que je le vis que ça existe avec certitude, est cela est indiscutable pour Husserl. Je peux me pencher sur n'importe quel de mes vécus pour chercher quelque chose de certain, je peux le faire car ce n'est pas mon moi avec toute son histoire ici mais le moi pur, un moi qui est celui de n'importe qui, le moi pur.

Dans ce troisième extrait de Husserl : « si je me place au-dessus de cette vie toute entière et m'abstiens d'effectuer la croyance existentielle qui pose "le monde" comme existant, si je vise exclusivement cette vie elle-même, dans la mesure où elle est conscience de "ce" monde, alors je me retrouve en tant qu'ego pur avec le courant pur de mes cogitationes. Par conséquent, en fait, l'existence naturelle du monde - du monde dont je puis parler - présuppose, comme une existence en soi antérieure, celle de l'ego pur et de ses cogitationes. Le domaine d'existence naturelle n'a donc qu'une autorité de second ordre et présuppose toujours le domaine transcendantal. C'est pourquoi la démarche phénoménologique fondamentale, c'est-à-dire l'époché transcendantale,

dans la mesure où elle nous mène à ce domaine originel, s'appelle réduction phénoménologique transcendantale » (Husserl, 1929, p. 46-47)

L'ego est premier par rapport à ce qui est objet, c'est la certitude que chez Descartes, le cogito est premier par rapport à ce qui sera objet. Il y a donc une inversion par rapport aux sciences traditionnelles et même aux sciences humaines, qui pose l'objet avant de l'investiguer. Toute la démarche consiste à dire ce qu'est l'objet comme s'il était donné. Mais avec Husserl, on comprend que ce sont les vécus de conscience qui sont premiers. La démarche phénoménologique fondamentale ou **épochè** est donc cette réduction et suspension. Cette démarche purifie en quelque sorte les objets comme phénomène et affirme que la conscience est condition pour qu'il y ait un monde.

La conscience chez Husserl est donc réflexive : puisque la réflexivité est la condition de l'étude transcendantale des vécus et de leurs corrélats. Elle est nécessaire pour être scientifique, pour aller vers la découverte des essences ou des invariants. Lorsque je doute, Il y a deux actes de conscience, je prends ce qui est déjà un acte de vécu comme un objet d'un autre acte de vécu - c'est la réflexivité, qui permet cette étude. J'ai la possibilité de saisir mes propres vécus donc j'ai la possibilité d'examiner les objets de la conscience. Je ne pourrais pas connaître sans cette réflexivité.

Elle est aussi intentionnelle, puisque la conscience est toujours reliée à quelque chose. La difficulté est donc de distinguer les types de vécus, pour distinguer une perception d'une imagination. Dans la perception, l'objet m'apparaît, dans l'imagination, l'objet n'a pas besoin d'exister. Husserl dit que si on examine notre propre vécu et qu'on compare comment ça se passe quand on perçoit et quand on imagine, on voit une différence fondamentale. Pour percevoir je suis obligé de multiplier mon approche de la même chose. Je regarde un objet, je vis cette perception, je peux le manipuler, l'observer de près, de loin etc. Je vis cette observation. Par contre si j'imagine le même objet, j'ai le vécu que je n'ai pas le besoin de tourner autour de lui, je peux le tourner dans ma tête. Il s'agit donc d'une expérience différente que le vécu de la perception.

(3) LA PHENOMENOLOGIE EXISTENTIELLE

La pensée de Husserl est reprise et critiqué par Jean-Paul Sartre et Maurice Merleau-Ponty qui disent qu'il n'est pas possible d'atteindre l'**épochè** et de mettre en parenthèse l'hypothèse naturelle

car mise en parenthèse de l'être comme existant physique. Il y a donc un décalage, car les questions de l'existence du sujet en lui-même sont mise de côté dans cette réduction phénoménologique.

Il s'agit de remettre la personne au centre et de l'étudier beaucoup plus à la façon dont les personnes constituent subjectivement leur monde à travers l'engagement des personnes. Cette perspective expérientielle ouvre des voies en psychologie, la psychologie phénoménologique, qui cherche à explorer les expériences des personnes en lien avec un phénomène psy comme l'expérience de la dépression, l'addiction etc. « comment c'est pour vous de vivre ça ? ». Il s'agit donc d'inciter la psychologie à ne plus être totalement objective.

Je vais parler un peu de Sartre en vous lisant des textes descriptifs, et aussi de Maurice Merleau-Ponty

(a) SARTRE : CONSCIENCE, IMAGINATION, ART

Je vais lire deux textes de Sartre. Ce sont des extraits de *La nausée*. Le texte 1 est le début du roman, il parle de la manière nouvelle dont les objets se révèlent au narrateur et de la crise que cela lui provoque, de sa première expérience de la nausée, à partir du touché d'un galet sur la plage. Le texte se déroule au restaurant, suite à une conversation entre le narrateur et son ami l'Autodidacte. Ils sont au restaurant et parlent d'humanisme mais la nausée le reprend et les objets commencent à se manifester à lui sans qu'il puisse les nommer, cela lui provoque une crise existentielle car il ne sait plus qui il est. Il quitte le restaurant et marche dans le long de la plage, puis prend le tramway et finit par décrire la manière dont une banquette et un passager lui apparaissent.

Rocquentin est un personnage de roman, mais Jean-Paul Sartre utilise la littérature pour faire passer ses idées au grand public. En ce sens, on peut dire qu'il est un intellectuel. Il a développé une philosophie de la liberté, anarchiste, non pas dans le sens politique mais dans le sens de l'absence de pouvoir, il s'est opposé à toute domination sur l'homme : celle de Dieu celle de la nature, celle de l'homme.

Il a été un des premiers intellectuels français à découvrir l'œuvre de Husserl et de Heidegger, et Françoise Dastur le qualifie de premier phénoménologue français. Il a beaucoup repris l'idée de transcendance de la conscience – la conscience et toujours conscience de quelque chose, dirigée vers le dehors et non l'intériorité, elle dépasse les limites de l'intériorité, et son premier livre a été

La transcendance de l'égo, puis *L'imaginaire*. Comme la phénoménologie distingue les objets perçus des objets imaginaires, Sartre s'intéresse à la question de l'imaginaire, un objet non existant qui est d'un coup inventé. Dans l'imagination, la conscience se dirige vers quelque chose qui n'apparaît pas, qui n'existe nulle part. Pour lui, celui qui peut imaginer, donc créer quelque chose à partir de rien, n'est pas soumis à la réalité.

Au sujet de l'art, Sartre intègre aussi ses apprentissages de la phénoménologie et les intègre dans son analyse. L'œuvre d'art existe matériellement, la toile, la page imprimée, le son etc. Mais tant que le tableau, la musique n'est pas contemplée par une personne extérieure qui lui donne un sens, l'œuvre d'art n'existe pas. Donc pour Sartre, le spectateur lui-même est constitutif de l'œuvre d'art, il développe cette idée de la participation nécessaire du spectateur dans la constitution de l'œuvre dans un essai. Sartre a été critiqué pour son écriture engagée, comme s'il allait tuer la littérature. Il se justifie à partir du constat que l'être humain a le pouvoir de révéler ou de dévoiler les choses, constat qu'il tire de Husserl, et qu'il produit et fait apparaître un objet, que cet objet crée lui échappe. On voit donc que pour Sartre, l'apport de Husserl le pousse à se tourner vers l'être, et qu'il s'inscrit dans un courant différent de celui de Husserl.

(B) MERLEAU-PONTY ET LA QUESTION DE LA PERCEPTION ET DE L'ALTERITE

Merleau-Ponty a aussi écouté les conférences de Husserl, en particulier les *Méditations cartésiennes* et cela l'a amené à faire sa thèse de doctorat sur la *Phénoménologie de la perception*. Pour lui, la perception est l'expérience primordiale par laquelle l'homme se et en rapport avec le monde.

La conception cartésienne de la perception relève de l'esprit, et Merleau-Ponty souligne que je ne perçois pas qu'avec l'esprit, mais avec l'être tout entier donc aussi avec le corps. Pour percevoir, il faut être situé dans un monde et en relation avec celui-ci. Je ne suis donc pas un esprit pur, en position de survol, mais au milieu des choses. Le mystère qui réside est le fait que je ne peux pas voir mon corps dans son intégralité. Pour Husserl, le monde et la culture est le résultat d'une constitution qui se trouve dans l'expérience vécue et d'une conscience incarnée, et Husserl le développe cette image touchant-touché avec l'exemple des mains, le corps est sujet et objet. Merleau-Ponty développe cette analyse du corps propre, qui n'est pas un ensemble d'organe. Il y a un niveau affectif, presque érotique de l'expérience qui n'a de sens et de réalité que pour l'être

singulier qui la vit, non réductible à une représentation mentale mais qui passe essentiellement par le corps.

La vision est une énigme centrale de la philosophie merleau-pontienne : sa recherche dépasse les enjeux psychophysiques de la perception et ce que l'on peut nommer philosophie de la conscience : il parle d'ontologie du visible. Pour lui, la vision est « la rencontre comme à un carrefour, de tous les aspects de l'Être ». Sa contribution a donc une portée métaphysique, et il traite cette énigme de savoir dire ce qu'est voir par la peinture : le peintre n'est pas tenu de porter un jugement sur les choses, ni de se situer dans le monde, il ne parle pas, ne photographie pas, il est en quelque sorte dispensé des obligations du discours.

Pour le philosophe, la vision n'est pas une activité linguistique ou langagière : il y a un interstice, une médiation entre le visible et les mots, en faisant passer le visible dans le régime du langage, qui provoque cette « métamorphose des choses ». Cette table, je le vois avant qu'elle ne soit une table. Il y a un passage d'un régime à un autre, et cet interstice, Descartes l'identifie et le nomme : c'est la troisième substance, mais il s'évertue de montrer l'inutilité de la penser. Cette troisième substance, fusion du corps et de l'esprit, ne peut pas se penser, car c'est Dieu qui nous empêche de penser l'union du corps et de l'esprit.

Pour Merleau-Ponty l'énigme de la vision, du passage du visible au sens se trouve précisément ici. Lorsqu'il dit que la science doit se replacer sur le sol du monde sensible, il déclare que nous devons habiter le monde, avec notre corps. La vision n'est pas la réfraction d'un rayon de lumière dans mon œil, mais la manifestation de ma présence dans le monde. Pour Descartes, l'œil du philosophe amène à penser, et Merleau-Ponty lui se tourne vers le peintre, qui regarde les choses et demande aux choses comment elles font pour être visibles.

Pour lui, le corps est voyant et visible, il a un double régime d'appartenance dans le monde, mais chez Descartes, le philosophe est voyant, il voit, mais il n'est pas vu, il n'est pas visible. Or, on ne peut pas vouloir faire des dire des choses aux choses sans prendre en compte que nous sommes aussi visibles, car nous habitons le monde. Nous en faisons partie, cette observation qui semble si simple à en fait de grandes implication, en particulier au niveau de la recherche.

« Visible et mobile, mon corps est au nombre des choses, il est l'une d'elle, il est pris dans le tissu du monde et sa cohésion est celle d'une chose. Mais puisqu'il se voit et se meut, il tient les choses

en cercle autour de soi, elles sont une annexe ou un prolongement de lui-même, elles sont incrustées dans sa chair, elles font partie de sa définition pleine et le monde est fait de l'étoffe du corps.

En suivant cette réflexion, on peut voir que la première implication du chercheur ou de l'homme est celle du corps, ce corps qui habite le monde. L'auteur appelle ce corps la sentinelle : « La science doit se replacer sur le sol du monde sensible et du monde ouvert tels qu'ils sont dans notre vie, pour notre corps, non pas ce corps possible dont il est loisible de soutenir qu'il est une machine à information, mais ce corps actuel que j'appelle mien, la *sentinelle* qui se tient silencieusement sous mes paroles et sous mes actes »

La position d'extériorité du chercheur ou de la chercheuse n'est plus possible, et la sentinelle se tient sous les paroles. Le chercheur, sentinelle aux aguets, doit donc partir de ce qu'il ou elle voit tout en étant vue, de ce qu'il ou elle touche tout en étant touchée, sans chercher par le raisonnement à s'extraire du monde, comme le voudrait le positivisme des sciences dites naturelles ou une certaine philosophie des sciences qu'il critique.

Cette réflexion nous pousse aussi à réfuter l'idée d'autonomie des objets : dans la démarche de recherche classique, l'objet est autonomisé, décrit, tourné, retourné, pris, repris, et toute implication serait une tare. Il s'agit d'un idéalisme, qui empêche d'entrer dans la complexité. J'ai fait remarquer que la vision est « la rencontre comme à un carrefour, de tous les aspects de l'Être ». Il s'agit d'une proposition métaphysique que nous offre Maurice-Merleau Ponty, qui va bien au-delà d'une philosophie de l'expérience. On peut aussi se demander comment le philosophe envisage l'altérité et la construction du possible. Maurice Merleau-Ponty continue de puiser sa réflexion dans la peinture pour pouvoir montrer comment autrui et moi nous empiétons mutuellement l'une sur l'autre. Le corps n'est pas un espace pur, inséré dans le *partes extra partes*, espace cartésien. Au contraire, les objets ne sont pas indépendants ni autonomes, et il déclare que : « Jamais les choses ne sont l'une derrière l'autre. L'empiètement et la latence des choses n'entrent pas dans leur définition, n'expriment que mon incompréhensible solidarité avec l'une d'elles, mon corps, et, dans tout ce qu'ils ont de positif, ce sont des pensées que je forme et non des attributs des choses. [...] les choses empiètent sur les autres parce qu'elles sont l'une hors de l'autre. »

Dans son analyse de la peinture de Paul Cézanne, le philosophe montre que tous les objets se trouvent sur la même toile, et qu'ils empiètent les uns sur les autres. Cela mène Descartes à

remettre en cause la relation de ressemblance entre l'objet et l'image. Merleau-Ponty y voit là la profondeur du monde, car les objets empiètent les uns sur les autres : nous retrouvons l'idée d'entrelacement, car nous faisons communauté de chair, et du chiasme, car je suis aussi capable de m'identifier moi-même dans le monde, d'identifier autrui en raison de sa manière d'occuper le monde. Le philosophe est déjà plongé dans le monde de la relation, il ne s'y engage pas.

BIBLIOGRAPHIE

Françoise Dastur, 1995, *Husserl. Des mathématiques à l'histoire*, PUF.

Françoise Dastur, 2007, « Autour de la phénoménologie », dans *ARTE-FILOSOFIA*, 14 et 15 avril 2007.

Nicolas Depetris et Eric Dodson, 2021, « Introduction à la phénoménologie d'Husserl (1/2) et (2/2) - Extrait de cours à l'Approche PEARL », en ligne.

<https://www.youtube.com/watch?v=aCF42V9C5yE>
<https://www.youtube.com/watch?v=YIBKLw5-1CA>

René Descartes, *Dioptrique*, Édition en ligne réalisée par Jean-Marie Tremblay.
<http://classiques.uqac.ca/classiques/Descartes/dioptrique/dioptrique.html>

Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes*, traduction de Peiffer et Levinas, Broché, 2000.

Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique*, traduction de Lavigne, Gallimard, 2018.

Jean-Paul Sartre, 1938, *La Nausée*, Gallimard.

Maurice Merleau-Ponty. 1960. *L'Œil et l'Esprit*. Folio Essais.

Maurice Merleau-Ponty. 1979. *Le Visible et l'Invisible*. Gallimard.

Roland Schaer, 1988, « L'œil du philosophe », dans Schaer et al. *Voir et apprendre à voir*. La documentation française. p. 205-217.

Anick Stevens, 2023, « Une approche philosophique de la conscience : la phénoménologie », conférence donnée pour le comité Para.

<https://www.youtube.com/watch?v=HB6S8o3BzBM&t=1475s>